

de trouver dans le sale cliché que vous avez toujours à votre disposition. Veuillez croire que je ne me suis point fait l'illusion de penser qu'il était honorable de correspondre publiquement avec vous. Mais quand il s'agit d'intérêts publics, il faut bien vaincre parfois les légitimes répugnances qu'inspirent les souillures du contact d'êtres, qui, comme vous, ne sont plus dignes du moindre respect.

Quant à ma respectabilité et à mon honnêteté, que vous mettez en doute dans votre communication à *l'Événement*, soyez certain qu'elles sont hors de l'atteinte de vos outrages. Je vis à Lévis depuis l'enfance, et je puis, tout aussi bien que vous, découvrir mon front devant mes concitoyens qui ont été les témoins journaliers des actes de toute ma vie, sans craindre qu'ils y trouvent aucune tache. Ils savent que tous mes rapports avec eux, dans toutes les circonstances, ont été marqués au coin du plus strict honneur. Il me suffit d'avoir la certitude que je puis toujours compter, pour la flétrissure de vos calomnies, sur les vives sympathies et la considération qu'ils ne refusent jamais à ceux qui ont su les mériter par une conduite privée invariablement à l'abri de tout soupçon malveillant et du venin de cœurs haineux.

Vous portez contre moi trois accusations que je vous mets au défi de prouver. Je devrais peut-être mépriser et l'auteur de ces mensonges et les mensonges eux-mêmes, mais une considération m'engage à entrer dans quelques détails qui pourront vous faire repentir d'avoir trop promptement cédé, mercredi, à la

soif innée chez vous de toujours injurier quelqu'un ou quelque chose. Malheureusement, vous êtes homme public, et voilà bien la seule raison qui puisse m'induire à tenir un peu compte de ce que vous dites et de ce que vous faites.

Vous affirmez en premier lieu que, moi, j'ai retracté une calomnie que j'avais publiée sur votre compte. C'est une fausseté et vous le savez.

Le trente mars dernier, *l'Événement* publiait à la presse de mon confrère, M. Tarte, l'insinuation d'une dégoûtante polissonnerie qui n'aurait jamais dû souiller les colonnes d'un papier public. J'aime à croire que M. Fabre, le directeur politique de ce journal, ignorait que tel article devait être publié et qu'il ne l'eût point permis si on le lui avait communiqué avant la publication.

Mon confrère, M. Tarte, informé que vous étiez l'auteur de ce bas outrage contre son honneur, que, d'ailleurs, je suppose, il trouvait digne de vous, céda au cri de l'indignation bien légitime qui le dominait, et fit, à votre adresse, une réplique brûlante. D'autres renseignements le convainquirent qu'il avait été induit en erreur et qu'il avait pu se trouver un autre être que vous pour écrire la polissonnerie en question. Dans de telles circonstances, il fit ce que tout homme honnête et loyal aurait fait : il se rétracta en donnant les explications nécessaires.

C'est un grand exemple que vous devriez être l'un des premiers à suivre. Vous avez proféré bien des mensonges que vous n'avez pas eus ni la loyauté ni le courage de contredire. Ceux qui sont tombés de votre plume à mon adresse reste-